

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 12

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

au programme de laquelle nous notons particulièrement le *Salut à la patrie*, pour chœur d'hommes avec accompagnement de fanfare, de Hugo de Senger.

De son côté, sous la même direction, la « Chorale italienne » de **Vevey** travaille activement à la préparation de sa soirée du 2 avril prochain et, indirectement, à celle du concours de Turin, auquel elle compte prendre part, les 13, 14 et 15 août prochain. Au programme, des chœurs de Herberg, Bolzoni, Heyberger, Delibes (*Trionon*, récemment traduit en italien par M. J. Rouiller lui-même) et Verdi (*Bianca luna*).



La musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

8 février.

Trois grandes œuvres de théâtre, deux reprises et une nouveauté marquent ce mois de janvier, nonobstant l'intérêt du répertoire courant et l'immense multiplicité des concerts, en tous genres et en tous lieux.

Dois-je encore venir, bon dernier, raconter le succès du *Rosencavalier*, un mois après qu'il a déjà paru sur trois scènes ? La presse « mondiale » a parlé de la création à **Dresde**. Mais on a omis d'ajouter que la première à **Munich** a peut-être mieux réussi encore. Et ce qu'il me plaît tout particulièrement de signaler ici, c'est que le jour même de la représentation à Dresde, le Théâtre municipal de **Nuremberg** conviait également à la répétition générale de l'œuvre. Voilà certes un bel exemple de non-centralisation, et qui fait le plus grand honneur au Kapellmeister, M. Tittel. Toutefois cette chronique serait trop incomplète si je ne disais deux mots de la pièce elle-même, et les deux mots sont vite dits : c'est un chef-d'œuvre, — tant la comédie de M. de Hofmansthal que la musique de Richard Strauss. L'humour des détails, la fantaisie de l'intrigue, le cachet du Vieux-Vienne italianisant, la discrète mélancolie du rôle de la maréchale, la grosse bouffonnerie du cousin Ochs, la verve continuelle de l'inspiration, l'incomparable pétulance d'un orchestre encore plus pétillant d'esprit que celui de *Till* (dont l'Ouvreuse écrivait : « allez donc parler là-devant de lourdeur teutonne » — mais elle a peut-être changé d'avis depuis un an...), tout cela, dont l'apparente simplicité est le comble de l'art, produit une œuvre qui s'analogue directement au *Figaro* de Mozart et aux *Maîtres-Chanteurs* de Wagner. Elle a les mêmes chances de durée, et, en attendant, elle va certainement conquérir les faveurs du grand public, comme aucune des précédentes de Strauss ne pouvait le faire ; elles furent des étapes, et Strauss l'a concédé lui-même : il lui a fallu vingt-cinq ans de travail et se remettre à l'étude de Mozart et de Weber pour atteindre à cet idéal. A côté des interprètes de Dresde, partout cités, je me fais un plaisir de nommer ceux de Munich : M^{me} Hermine Bosetti, le plus séduisant des cavaliers ; M^{lle} Fassbender, grande dame résignée et généreuse, d'une grâce touchante ; M^{me} Kuhn-Brunner, Sophie à la voix douce et pure jusqu'à l'ut dièze supérieur ; l'impayable Lerchenau de Bender, qui a su faire passer sur ce qu'on a appelé, à Dresde, des longueurs. Déjà, en effet, on propose des coupures : précisément les deux vacarmes provoqués par ce rustaud de baron ; et il paraîtrait que Strauss y donnerait son consentement, non point par condescendance pour la critique, bien entendu, mais de son propre chef. Ainsi, la longue attente, le presque scandale, se terminent par le plus éclatant et le plus légitime triomphe. Un journal

français, l'*Echo de Paris*, je crois, n'at-il pas déjà lancé l'idée de représenter le *Rosencavalier* à Paris, dans le texte original, avec des acteurs allemands?...

La reprise du *Cid*, de Peter Cornelius, qui n'avait plus été donné, à **Munich**, depuis une dizaine d'années, remplit une autre belle soirée. Evidemment, il faut replacer le « premier des wagnériens » à son temps pour lui rendre pleine justice ; mais il convient de savoir que son *Cid* (après celui de quinze autres compositeurs) passait à Weimar, grâce à Liszt, en même temps que *Tristan* à Munich (1865) pour estimer à sa valeur l'indépendance et l'originalité de Cornelius. L'action de son opéra, malheureusement, s'empêtre de quelques personnages que le grand Corneille avait bien su éliminer de sa tragédie ; mais la musique qui ennoblit l'héroïsme du Campéador et l'amour de Chimène n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa force expressive ; sa parfaite adaptation au drame, le modernisme de son écriture, l'intérêt de l'instrumentation, la font paraître écrite d'hier. Félix Mottl a consacré à cette reprise des soins dévotieux, dûment secondé par M. Feinhals (le *Cid*) et M^{lle} Fassbender.

A **Strasbourg** enfin, M. Hans Pfitzner a pu monter selon son goût, puisqu'il y est maintenant directeur de l'Opéra, *Der arme Heinrich*, et les ovations dont son œuvre et lui ont été l'objet auront peut-être ces deux résultats : de rompre le mauvais sort qui semblait attaché à la production de cet extraordinaire musicien, et d'avoir persuadé les Strasbourgeois de l'honneur qui leur est échu de le posséder dans leurs murs. Seize ans ont dû s'écouler pour que la langue musicale de Pfitzner devînt compréhensible à la foule ; elle est trop personnelle et trop concentrée pour circonvenir l'auditeur ; elle n'use d'aucun artifice que sa profonde sincérité ; elle ne cherche même pas le délassement facile des contrastes ; Pfitzner excelle au contraire à prolonger une *Stimmung* et ce n'est pas un de ses moindres mérites musicaux. Depuis la première de Mayence (avril 1895 !) et jusqu'à ces années dernières, l'œuvre de Pfitzner était tombée à plat : ce 8 janvier une salle comble l'acclamait. Dans un numéro de la jeune revue *Das neue Elsass*, l'auteur s'est expliqué sur les qualités dramatiques qu'il trouve au poème de James Grun ; la mise en scène que, régisseur et kapellmeister à la fois, il a su en réaliser, a prouvé combien il avait raison de croire à l'effet théâtral de la vieille légende souabe, moins monotone que mystique et intime, qui exige le recueillement et le crée. La musique commente étroitement l'émotion du texte, passionnée, instantane, mais d'une persuasion contenue ; la couleur orchestrale en particulier évite toute rutilance tapageuse ; Pfitzner se complaît en maître au clair-obscur, que ses harmonies discordantes, si personnelles, enveloppent d'un mystère très spécial. — Ceux qui ont pu suivre différentes représentations de l'œuvre sont unanimes (Humperdinck le déclarait dès 1896) à reconnaître que l'impression grandit et s'affirme à mesure qu'on la pénètre davantage. A Strasbourg, bien que l'interprétation ne fût pas de premier choix, la présence efficiente du compositeur opéra des merveilles. — P. N. Cossmann, dans le premier cahier des *Münchner Broschüren* que lançait en 1904 l'éditeur Georg Müller, demandait hardiment de voir *Der arme Heinrich* monté à Bayreuth. Espérons du moins que le différend de M. Pfitzner avec l'Intendance des Théâtres de Munich trouvera une solution digne de tous deux et que l'on ne tardera pas à applaudir l'auteur de la *Rose du Jardin d'Amour* au Théâtre Prince-Régent. C'est sa place, aux côtés de Berlioz et de R. Strauss, au moins autant que celle d'un Max Schillings.

Avant de quitter Strasbourg, mentionnons encore les représentations que M. Pfitzner dirige avec un souci de perfection infatigable ; celle de la *Walkyrie* a été tout uniment splendide, malgré l'étonnante liberté de certains mouvements. Au concert, il apportait la *Sérénade* de Walter Braunfels, déjà applaudie à **Munich** ; une ouverture, l'*Heureux vaurien* du strasbourgeois Erb, et la *Symphonie cévenole* de V. d'Indy.

Le quatuor Sieben, de Munich, exécutait à **Strasbourg** et à **Francfort** le *Quintette avec piano en si mineur* de Paul de Klenau, manuscrit, généralement applaudi, et l'admirable *Quatuor en ré majeur* de Pfitzner, d'un humour si fantastique, au ravissant finale.

Au Kurhaus de **Wiesbaden**, sous la direction de M. Afferni, plusieurs nouveautés, dont la *Symphonie néo-classique* de M. E. d'Harcourt, qui valut à l'auteur présent de chaleureux applaudissements. — A **Hambourg**, M. S. von Hausegger produit la *II^e symphonie, ré mineur*, de son ami Herm. Bischoff, déjà patroné il y a deux ans par Rich. Strauss.

Le cycle Bruckner de Ferd. Löwe, au Konzertverein de **Munich**, commence à attirer un « steh-parterre » tout-à-fait réjouissant, et c'est là le public des enthousiastes qui compte. Préparées et traduites avec la conscience, la méthode, l'amour qu'y met ce Kapellmeister de force et d'onction, les symphonies de l'instituteur qui n'a jamais porté un vêtement bien taillé, révèlent peu à peu, *coram populo*, la logique de leurs architectures, la clarté abondante de leurs développements et ce jaillissement du détail mélodique et rythmique, qui fait de chaque audition un délice nouveau. La III^e symphonie emplissait, à elle seule, un des derniers concerts populaires de M. P. Prill.

Et puis des solistes : Marie Panthès et Rob. Pollak, avec une soirée de musique française, dont les deux belles sonates de Ropartz et de Lekeu ; Marc Meytschik avec des œuvres russes, dont *Islamey* ; Prof. Schmid-Lindner, qui s'attaque à Ravel et Debussy ; Lony Epstein, bonne interprète de Chopin ; l'excellent violoniste hongrois de Bucarest, G. von Kresz ; le jeune Culbertson, virtuose extraordinaire, mais aussi peu musicien que les autres prodiges de cet âge.

MARCEL MONTANDON.

FRANCE

Lettre de Lyon.

« Pantagruel » de Claude Terrasse.

Les musiciens suisses qui lisent les journaux de Paris ont dû être fort émus, il y a quinze jours, en apprenant qu'une œuvre merveilleuse, le chef d'œuvre de la comédie musicale, venait de paraître sur le Grand-Théâtre de Lyon sous le titre de *Pantagruel*. Cet ouvrage, opéra-bouffe, a-t-on dit, réunirait en un mélange harmonieux Offenbach et Bach et serait la revanche française des *Maîtres-Chanteurs*. Ces effarantes affirmations s'évalaient complaisamment dans des gazettes parisiennes telles que *l'Echo de Paris* ou le *Gil Blas*. Peut-être, violemment émus par des déclarations si émouvantes, quelques amateurs fervents, lecteurs de la *Vie Musicale*, s'apprêtaient-ils à quitter la Suisse romande pour venir à Lyon applaudir le chef d'œuvre de M. Claude Terrasse. Les quelques lignes suivantes n'ont d'autre but que de leur éviter s'il en est temps encore, un voyage inutile et décevant.

Les opinions parisiennes dont vous avez pu lire, le 1^{er} février, l'enthousiaste expression, ne sont nullement celles des musiciens chargés habituellement de la critique musicale dans les journaux de Paris ; elles sont dues à des journalistes complaisants, camarades ou collaborateurs du charmant homme qu'est M. Claude Terrasse. Ce dernier a dû souffrir beaucoup des pavés que, ses amis, ours bien intentionnés, lui ont laissés choir sur la tête. *Pantagruel* ne réconcilie pas Bach et Offenbach et ne rappelle en rien les incomparables *Maîtres-Chanteurs*.

Le livret, dû à Alfred Jarry et à M. Eugène Demolder est très mal fait. Dans l'œuvre fameuse de Rabelais, les librettistes n'ont pris que quelques types (Pantagruel, Panurge, frère Jean...) qu'ils ont un peu transformés, et un petit nombre de scènes

qu'ils ont encadrées dans un sujet de la plus banale galanterie. *Pantagruel* commence comme une comédie musicale, et s'achève, comme le plus traditionnel opéra-comique, par une série de mariages, après s'être traîné dans des scènes d'opéra-bouffe, d'opérette et de féerie dont il me serait bien difficile de vous indiquer l'incohérente succession.

La musique est adéquate au livret : elle hésite sans cesse entre tous les genres lyriques. On y trouve de tout : des parodies liturgiques, d'ironiques allusions à des ouvrages connus ; des réminiscences classiques (une fugue à trois voix chantée par trois personnages grotesques est une des pages des plus réussies de la partition) ; des chansons populaires ; des pages d'amour dignes du plus fade opéra-comique... Le tout fort décousu, écrit au courant de la plume, passant brusquement du style de l'opéra au style de l'opérette, sans logique musicale. Des idées mélodiques ramassées n'importe où, nullement développées, mais ressassées selon le procédé facile des marches d'harmonie. Une instrumentation très banale et très plate. Ni gaîté rythmique, ni trouvailles de déclamation...

Voilà, en quelques lignes, à quoi se réduit le prétendu chef d'œuvre de la comédie lyrique française. L'heure de la « revanche » des *Maîtres-Chanteurs* n'a pas encore sonné. Et je serais bien étonné que M. Claude Terrasse nous apportât, un jour, le modèle comique dont M. Jaques-Dalcroze, dans son livre *le Chœur chante*, analysait naguère les futurs éléments. Le musicien de *Pantagruel* n'est pas le Messie attendu ; il n'est qu'un aimable compositeur d'opérette qui, voulant accorder trop haut sa lyre, l'a détraquée.

LÉON VALLAS.



La musique en Suisse

Suisse romande.

RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

NB. — Prière d'adresser *directement* à chacun de nos rédacteurs, les renseignements, programmes, invitations, etc., concernant plus spécialement son canton.

GENÈVE Le sixième concert d'abonnement a été consacré à la musique russe. Le public a montré, par ses applaudissements nourris, combien il apprécie les soirées où la musique est un délassement comme du temps de Mozart. Aujourd'hui la plupart des compositeurs imposent à ceux qui veulent les écouter un véritable travail qui ne laisse pas de fatiguer le cerveau après une journée occupée. Le concert du 28 janvier a été une véritable récréation. C'est dire déjà qu'il ne manquait pas d'intérêt. Mais l'art très réel avec lequel compose Kallinikow ne s'étale pas ;